

mienne. Elle était jeune et bien faite, et, sans son air dur et sauvage, on aurait pu la trouver jolie.

Venant droit à moi, elle prononça quelques paroles que je ne compris pas. Alors elle me demanda, en italien, si je voulais qu'elle me dit ma bonne aventure? et elle me prit la main. Je la retirai, en regardant si ma bourse ne passait pas dans la sienne, et si ma montre était encore à sa place.

Elle devina ma pensée. Je le compris à son mouvement et au regard qu'elle me jeta. Il y avait là un reproche.

Fâché de l'avoir humiliée, car en définitive toutes les bohémiennes ne sont pas des voleuses, je lui offris la plus belle grappe de raisin, qu'elle se mit à manger. J'écartais les autres pour lui faire place, et, l'invitant à s'asseoir, je lui présentai ma main. La sienne n'était pas plus blanche que sa face, mais elle était fort propre. Elle y avait plusieurs bagues qui paraissaient de prix. Ce n'était donc pas une mendicante, et l'idée me revint encore de faire attention à ma bourse.

Après avoir examiné ma main, elle murmura à demi-voix une suite de paroles inintelligibles; puis elle parla plus distinctement, mêlant à son italien quelques mots de notre langue, probablement pour connaître si j'étais Français. Je lui dis que je l'étais. Alors, comme si elle eut désespéré du scepticisme de ma nation, elle repoussa ma main d'un air qui signifiait : A quoi bon dire quelque chose à des gens qui ne croient à rien?

Changeant de rôle, elle me demande si j'avais une *amica*?— Je lui dis que non.— Elle voulut savoir pourquoi?— Je lui répondis que je n'étais à Madrid que depuis deux jours.— Elle me demanda si j'en souhaitais une?— A cette proposition, je crus que la Pythonisse faisait plus d'un métier, et cela me rendit toute ma mauvaise opinion.

Néanmoins, je continuai de lui parler doucement, ajoutant que je m'étonnais que, jeune comme elle était, elle parlât pour les autres. Elle se remit à sucer son raisin sans me répondre.

Son voisinage commençait à me peser : voleuse, je me bornais à m'en méfier ; tireuse de cartes, elle m'amusait ; mais entremetteuse, elle me répugnait. Elle s'en aperçut : « — Qui vous dit que ce soit pour une autre que je sois venue ? me fit-elle avec un ton de colère. *Sono ricca, signor cavaliere*, et elle me montra ses bagues et les plaques d'or qu'elle avait au cou. Puis elle ajouta : *e sono bella, ma no per questi birbanti*, et elle étendait la main vers la ville. — Vous n'aimez donc pas les Espagnols ? — Ses yeux s'enflammèrent, elle faisait peur. — Non, ils ont battu ma mère, ils m'ont battue aussi, oh ! *maledetti!* et elle porta la main à sa ceinture où je vis un couteau. En ce moment, sa figure était celle d'une hyène. — Je veux aller en France, continua-t-elle, et j'ai juré que j'aimerais le premier Français que je rencontrerais pour m'y conduire. C'est donc vous que j'aimerai. Emmenez-moi. — Et votre mère ? — Elle viendra avec nous. — Et votre père ? — Il n'a pas besoin de nous, il gagne de l'argent en Espagne, et ira en France plus tard. — Mais je ne vais pas en France, je vais en Afrique. — Oh ! tous les Espagnols y vont. Je ne veux pas y aller, vous n'irez pas non plus ; je l'ai vu dans votre main, vous vous noierez en route. — Il faut, pourtant, que j'y aille. — Alors dites-moi où vous demeurez et je vous enverrai quelque chose qui vous empêchera, peut-être, de vous noyer. »

Je lui donnai mon adresse. Elle répéta mon nom deux à trois fois comme pour ne pas l'oublier. Elle voulut aussi savoir où je demeurais à Paris ; puis elle se leva

pour partir. J'ouvris ma bourse, et je lui présentai une pièce de cent sous. Elle secoua la tête. Je crus qu'elle ne se trouvait pas assez rémunérée pour ses prédictions et le temps que je lui avais fait perdre, et je lui offris une monnaie d'or espagnole d'environ dix francs. Elle la refusa encore. Je commençai à trouver sa science divinatoire un peu chère; pourtant, j'allais m'exécuter et joindre les deux pièces. Elle vit mon dessein, et, pour la troisième fois, elle renouvela son refus. Ici, j'étais tout-à-fait désorienté et j'ajouterai humilié. Je l'avais occupée, et je ne l'avais pas payée. En un mot, j'étais son obligé.

Je ne voulais pas rester dans cette position, d'autant moins qu'elle la comprenait et s'en prévalait, je le voyais à son air. Elle se vengeait de mes soupçons: il n'y a pas de femmes sans cœur, même chez les Bohémiennes.

En me quittant, elle me demanda si je laissais là ce raisin? Sur ma réponse affirmative, elle réunit les grappes, sauf une, les attacha avec une petite branche d'arbre, dont elle fit un lien; puis prenant la grappe qui restait, l'approcha de ses lèvres, en ôta un grain avec ses dents, puis me la présenta, en dardant sur moi un regard farouche. Je pris la grappe; elle resta immobile attendant ce que j'allais en faire. J'en détachai un grain et je le mangeai. Son front se dérida aussitôt; elle poussa un cri de triomphe et s'éloigna en me faisant, de la main, un signe amical.

Qu'eût-elle fait, si j'eusse rejeté sa grappe? Qui le sait? peut-être m'eût-elle planté son couteau dans la poitrine. On me dira que c'est un rêve. Non.—Qu'est-ce donc qu'un coup de couteau ici!—Mais comment croire que cette femme en eut été capable?—Comment? je vais vous l'apprendre. Lorsqu'elle fût partie, voici ce qui me revint à l'esprit.

La veille ou la surveillance j'avais, à l'hôtel, entendu parler d'un homme qui, quelques jours avant, avait été poignardé par deux femmes qu'il avait, le soir, rencontrées dans la rue, et à l'une desquelles il avait voulu faire une déclaration à l'espagnole, c'est-à-dire à coups de poings. On ajoutait que ces femmes étaient des Bohémiennes. Or, la haine furieuse que celle-ci portait aux Espagnols qui, disait-elle, avaient battu sa mère et l'avaient maltraitée elle-même, le désir qu'elle témoignait d'aller où les Espagnols n'étaient pas, offraient ici de singuliers rapprochements ! Était-ce elle ou sa mère qui avait poignardé l'assaillant ? Je ne saurais le dire, mais je ne doutai pas que ce ne fût l'une ou l'autre.

Au surplus, d'après le bruit public, le mort n'avait eu que ce qu'il méritait ; et la justice semblait être de cet avis puisque, jusqu'alors, elle n'avait arrêté aucune Bohémienne.

Ceci m'expliqua aussi pourquoi celle-ci n'avait pas voulu de mon argent. Elle désirait aller en France et la rencontre d'un Français était pour elle une bonne fortune. Peut-être me prenait-elle pour quelque personnage influent et propre à tirer d'embarras elle et sa mère, si on venait à les inquiéter. En me laissant son débiteur, elle croyait conserver des droits à ma protection. Aussi étais-je persuadé de la revoir ; et telle est la curiosité humaine que je n'en étais pas fâché.



CHAPITRE XII.

Suite de Madrid. — Le Mançanarez.

En quittant la promenade, toujours à la recherche du Mançanarez, je suivis la ligne des baraques de blanchisseuses. La pluie avait cessé, le soleil brillait; je fus frappé d'un spectacle nouveau: c'était le lit d'une rivière fort large, non couverte d'eau, mais d'une si grande quantité de chemises, de serviettes, de draps de lit, qu'on aurait cru voir un champ de neige si, de loin à loin, quelque mouchoir rouge et des jupes de diverses couleurs n'avaient pas nuancé ce tapis, dont la longueur s'étendait à perte de vue. Ce jour-là, Madrid faisait probablement sa lessive. Quant à la rivière elle-même, elle avait disparu, et je n'en voyais que les rives.

Me voici sur un pont qui est, je crois, le puente de Toledo, d'où la vue s'étend sur le cours du torrent, mais je n'y apercevais que linge et cailloux roulés, entremêlés de pierres plus grosses, dans les anfractuosités

desquelles restaient quelques litres d'eau. Le moyen de nager là et de se laver dans une eau qui avait déjà purifié tant de choses? Je renonçai donc à mon bain.

J'apprends d'un voisin que le Mançanarez n'était pas toujours dans cet état négatif, et que dès demain, si la pluie continuait, j'y trouverais de l'eau, mais il m'avertit qu'en raison du choléra il était défendu de s'y baigner. Craignait-on que le cholérique n'empoisonnât l'eau ou que l'eau n'enrhumât le cholérique? C'est ce que l'auteur de la défense n'avait pas dit.

L'histoire des préservatifs indiqués par la Faculté et prescrits par les divers gouvernements contre le choléra, ferait un curieux recueil, surtout si on le rapprochait du résultat. Partout, il semblait que le malin fléau se plaisait à déjouer les prescriptions doctorales et les mesures sanitaires : c'était toujours où on l'attendait le moins, et dans les lieux réputés les plus sains, qu'il venait de préférence exercer ses ravages.

Il en était à Madrid comme ailleurs, et l'on mourait, surtout dans les quartiers où les docteurs avaient déclaré qu'on ne mourrait pas. Ce sont les cours d'eau, disaient-ils, qui l'apportent, et c'est par le Mançanarez qu'il viendra : pourtant les blanchisseuses qui, du matin au soir, avaient le nez sur le torrent et les quelques flaques d'eau demi-croupies qui y restaient, se portaient à merveille.

Après la rivière, je visite les jardins du prince Pio, ceux-là même que j'avais aperçus du palais : c'est une agréable promenade, mais qui, dans ce moment, me parut aussi fort délaissée.

Je rentrai en ville pour y faire mon cours d'architecture, et je me mis en quête des édifices historiques. Ils ne sont pas nombreux à Madrid, et l'on s'étonne de ne pas trouver, dans un pays naguère si catholique,

plus de monuments religieux. Cependant, je visite deux églises : Santo-Domingo et San-Ildefonso, citées ici, mais qu'on ne remarquerait ni à Rome, ni à Gênes, ni à Venise. Une troisième, Santa-Maria della Almadena, m'intéresse davantage : c'est une ancienne mosquée où l'on reconnaît partout le style arabe.

J'avais traversé plusieurs fois la plaza Mayor, sans trop y faire attention ; cette fois je me rappelai son ancienne destination : elle servait alternativement aux combats de taureaux et aux auto-da-fé. On y tuait tour à tour, pour varier le spectacle, des bœufs et des hommes ; les bœufs étaient égorgés, les hommes étaient brûlés. Ici, les bœufs étaient les heureux : ils mouraient du coup et ils n'avaient pas préalablement été mis à la torture. Le diable, ce tourmenteur officiel du genre humain, me semble toujours une superfluité, lorsque je vois les hommes remplir si bien ses fonctions.

Je suis à l'endroit même où était le bûcher. De quelles terribles douleurs et d'effroyables agonies cette place n'a-t-elle pas été témoin ! je crois y voir encore les victimes se tordant dans les flammes et les spectateurs écoutant leurs cris et contemplant leurs convulsions. Cela s'appelait un acte de foi, et ceux qui ordonnaient ces choses se disaient des chrétiens : singuliers chrétiens !

La calle de Alcalá, qui conduit au Prado, a quelque rapport avec nos boulevards parisiens : elle est large, bien plantée, bordée de belles maisons avec des magasins assez riches, mais, dès que la nuit vient, l'illusion cesse. La rue est mal éclairée, les voitures, revenant du Prado, lui donnent encore un moment d'animation, mais il est court. Quand elles sont rentrées, on n'y rencontre que quelques piétons attardés ou des groupes qu'on s'empresse d'éviter : on a vu que ce n'était pas sans raison. La puerta de Alcalá, construite en 1778,

est une espèce d'arc-de-triomphe qui termine bien la rue.

Je retourne au musée, d'abord pour les tableaux et aussi pour me sauver de la pluie qui tombe à seaux. Madrid n'est pas beau quand il pleut.

Je remarque une figure d'homme endormi, de Ribera; puis une singulière peinture, qui est de son école, si elle n'est pas de lui, représentant un ange occupé à faire des flèches. Il est debout, le dos tourné faisant face aux spectateurs, les jambes ouvertes et laissant voir deux enfants sur le second plan.

La Vierge aux poissons, appelée la perle de Raphael, est aussi celle de cette salle.

Un tableau de Téniers nous montre son atelier où sont rappelés, en petit, une quarantaine de ses tableaux.

Les Lances, toile de Velasquez fort estimée.

Portrait de Velasquez, peint par lui-même.

Ascension de la Vierge, par Murillo, autre encore que les trois autres que j'ai citées.

La belle Ferronnière, par Léonard de Vinci. Où donc est l'original? car je l'ai vu en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne et le voilà en Espagne? Est-ce encore ici le miracle de saint Jean et ses douze têtes, toutes authentiques.

Je ne parle pas de la galerie de sculpture: s'il y a quelques bons morceaux, ils ne sont pas nombreux. Quant au jardin botanique, il mérite non-seulement d'être visité, mais étudié.

Sur la plaza de las Cortès est la statue de Cervantès, élevée, depuis peu, par les frères de la Miséricorde, du même ordre que ceux qui l'avaient racheté quand il était captif. C'est le premier écrivain profane auquel les moines aient érigé une statue.

Je vais revoir au cabinet d'histoire naturelle le squelette du mégathérium. Je n'avais pas d'instruments pour

en prendre la mesure, mais, autant que j'ai pu en juger, il a cinq mètres de longueur et trois mètres cinquante centimètres de hauteur. C'est près de Buénos-Ayres, qu'il a été trouvé en 1789. Quelle que soit son origine, c'est un morceau précieux pour la science.

Je vais faire une visite à mon écolière de la veille qui me rappelle la gracieuse Prussienne que j'avais rencontrée, l'année précédente, sur le Rhin, et qui, elle aussi, s'était éprise de la langue française. Quant au désir de voir Paris, il est commun, en Europe, à toutes les femmes qui lisent nos romans ou chantent nos vau-devilles. Que celui qui veut se marier, et n'a pas de préjugé de nation, aille, au lieu de s'adresser aux marieurs et marieuses de profession, faire son tour d'Europe, je lui promets qu'en se disant Parisien, ou seulement en laissant entrevoir un séjour annuel à Paris, il aura bientôt trouvé femme. Oui, fût-il laid, fût-il vieux, fût-il sot, dès que Paris et la France sont mis en avant, on ne voit plus l'homme. Et, remarquez-le bien, ce ne sont pas les monuments de notre capitale, ce ne sont pas même ses plaisirs, qui séduisent la jeune fille étrangère, c'est ce préjugé devenu proverbial, qu'à Paris la femme est reine. C'est donc moins la France qu'elle veut que l'indépendance ou la liberté, et le français pour elle en est la langue. Aussi mon Espagnole, qui comptait sur sa deuxième leçon, m'attendait-elle avec impatience.

Je la trouvai avec sa belle-sœur. Celle-ci, nouvellement mariée avec un homme qu'elle aimait, avait beaucoup moins envie de voyager et conséquemment d'apprendre une autre langue que la sienne. La jeune fille me montra ses livres français : ils étaient convenablement choisis, et faisaient honneur à son maître. Elle me pria de lui écrire une leçon sur son album, puis de lui en dicter une autre ; ce que je fis.

Son frère ne tarda pas à rentrer; il m'invita à dîner. Ceci m'aurait retenu le reste de la journée, je refusai et je pris congé de ces dames en les engageant à venir me voir en France; ce qu'elles promirent, comme on promet toujours, sans jamais tenir. Huit jours après, elles avaient probablement oublié jusqu'à mon nom.

Je rentre à l'hôtel pour dîner. La veille tous les convives étaient étrangers; aujourd'hui les Espagnols sont en majorité. D'ailleurs, pas un Français: excepté les agents de l'ambassade, à Madrid, je n'en ai pas vu d'autres. Les Espagnols parlaient beaucoup des affaires du jour. Il paraît que la police des langues ne se fait pas mieux que celle des rues. Autant que je pouvais le comprendre, ils arrangeaient fort mal le gouvernement. Peut-être n'avaient-ils pas tort. Je n'en connais pas qui fasse moins pour les gouvernés que celui-ci; il est vrai que je ne connais pas de gouvernés qui fassent moins pour eux-mêmes; disons mieux, qui agissent plus activement contre leurs propres intérêts. Ils se disent patriotes; ils le sont en effet, mais patriotes de clocher. Les rivalités de ville à ville, de province à province, sont loin d'être éteintes ici: on y est Basque, Catalan, Aragonais, Valançais, Castillan, etc., mais on n'est pas Espagnol. Puis ce vieux goût du sang, cet instinct de loup, qui fait partout reconnaître l'enfant de la Péninsule, y prend toujours le dessus, et l'on s'y tue par habitude. L'un des convives, qui parlait français, me dit que la cause de la querelle actuelle était la division des opinions au sujet des deux reines: les uns voulaient la mère; les autres voulaient la fille.

Ceux-ci reprochaient à la mère d'avoir épousé Munoz, fils d'un marchand de tabac, et d'en avoir fait un duc de Riancerez. Leurs adversaires répondaient qu'une reine était femme avant d'être reine; qu'elle avait donc bien

fait d'épouser celui qu'elle aimait ; que le mal aurait été de s'en laisser aimer sans l'épouser ; qu'en agissant ainsi, elle s'était d'ailleurs rendue populaire, et qu'elle seule était en mesure de donner une constitution libérale à l'Espagne.

Je n'ai pas trop compris quels étaient les griefs des autres contre la fille ; mais, quant à la reine-mère, j'étais de l'avis de ceux qui ne la mettaient pas en dehors de la loi commune. Il me semblait qu'une reine veuve et voulant se remarier, devait, tout naturellement, préférer un homme aimable et bien tourné à un magot ou un imbécille, fût-ce un héritier présomptif. Ce sont les magots et les imbécilles que les nations devraient interdire aux infants et aux infantes, chargés de leur donner des princes héréditaires. N'est-ce pas par des alliances physiquement et moralement malsaines que tant de familles régnantes sont arrivées au crétinisme, puis à la déchéance. Bref, les médecins, bien plutôt que les diplomates, devraient être chargés des mariages royaux : on préviendrait ainsi bien des troubles et des révolutions.

J'étais encore à table quand un domestique vint me remettre un petit paquet de papier blanc, entouré d'un ruban rouge, et ressemblant à un de ces cornets de bonbons qu'on donne en France lors des baptêmes. J'étais à chercher ce qui pouvait me valoir cette galanterie, quand je me ressouvins du talisman promis ; je demandai qui avait apporté ce paquet ? On me dit que c'était une jeune fille, et qu'elle était partie immédiatement. Ce départ m'étonna plus que le reste, car je savais qu'elle avait quelque chose à me demander : j'en conclus qu'elle ne devait pas être loin et que je la reverrais dans la soirée.

Je montai à ma chambre, bien curieux de savoir en quoi consistait ce préservatif contre la tempête. J'ouvre

le papier et j'y trouve un sachet de soie jaune, sur lequel était tracé des signes cabalistiques. Dans le sachet qui semblait rempli de coton ou de bourre de soie, quelque chose d'arrondi résistait sous les doigts et ressemblait à des pois. Il me vint en tête que ce pouvait être des perles, et que c'était une vente de bijoux qu'on voulait me faire : or, acheter des bijoux à des Bohémiens me paraissait assez scabreux.

Le sachet était soigneusement cousu de tous les côtés : cependant, dussé-je détruire le charme, je voulus satisfaire ma curiosité. J'en ouvris un coin, j'en fis sortir trois petites boules, et je reconnus de ces graines d'Amérique dont on fait des bracelets et des colliers : il y en avait une rouge et deux noires.

Rassuré sur la valeur de mon talisman, je remis le tout dans le petit sac : alors je m'aperçus que ce que je prenais pour de la soie était une mèche de cheveux noirs comme le jais. Étaient-ils de ma Pythonisse ou bien de quelque sainte de sa nation ? C'est ce que rien n'indiquait. Ne doutant pas qu'elle ne parût bientôt, je rangeai le paquet, en me réservant de lui demander des explications.

En l'attendant, je fis l'inspection de ma chambre et de son ameublement. La fenêtre qui attira d'abord mes regards semblait bien moins faite pour garantir de l'eau et du soleil que d'un siège. Une natte, qu'on remontait à l'aide d'une poulie, pendait extérieurement. Venaient ensuite deux rideaux de soie, puis un double et pesant volet de chêne, sous lequel, natte, fenêtre et rideaux, pouvaient disparaître, en ne laissant que l'apparence d'une porte que recouvrait un épais tapis d'étoffe.

Dans la chambre se pavanaient un fauteuil à la Voltaire, un immense secrétaire de cinq pieds six pouces de haut, de trois pieds de large, avec des boutons de tiroirs si

petits qu'ils étaient insaisissables; une grande commode digne, par son ampleur, de ce secrétaire monumental; un canapé, un autre fauteuil et quatre chaises; enfin une table ronde, immobilisée par son poids; aux murs, trois glaces et, sous les pieds, un tapis de Turquie.

On pouvait se croire logé dans un garde-meuble. Rien ici ne me rappelait l'ameublement espagnol qui tient encore, pour sa simplicité, de celui des Maures. Mais j'appris que le local avait été arrangé ainsi pour une vieille lady, qui y était morte en se plaignant du froid.

Ne voyant paraître personne, je me décidai à sortir en recommandant bien, si la porteuse du paquet venait me demander, de la faire attendre.

Me voici battant les rues, mais en me gardant des ruelles. Le temps n'était pas sûr, et la boue, qui ne fait pas plus faute à Madrid qu'à Paris, rendait la promenade assez peu agréable. De spectacles, j'ai dit qu'il n'en était pas question, et les cafés que je voyais ouverts étaient si remplis de groupes pérorant et gesticulant qu'ils ressemblaient plus à des clubs qu'à des lieux de rafraîchissements. Partout les symptômes d'une explosion prochaine se faisaient sentir, et, si une nouvelle révolution n'a pas eu lieu, j'en attribue la cause moins aux mesures prises par le gouvernement qu'au choléra qui vint, fort à propos, faire une diversion favorable, en faveur de l'ordre. On voit qu'à quelque chose, la peste est bonne.

Cette légion de femmes publiques, lâchées je ne sais par qui sur le pavé de Madrid, et qui s'y tenaient en permanence, contribuait peut-être aussi à arrêter l'incendie, du moins elles n'y poussaient pas; elles avaient autre chose à faire. Arrivées de tous les coins de l'Espagne, leur préoccupation du moment était de trouver à vivre, et tandis que l'ogre populaire bâtifolait et se

chamaillait avec elles, lui non plus ne songeait pas à détruire et à tuer. Donc, si l'on n'a jamais eu la politique d'employer les femmes comme digne ou moyen contre-révolutionnaire, on a eu tort. Je les comparais ici à des grains de millet qu'on jette à des poulets qui se battent : tandis qu'ils s'en régalaient, ils ne tentent plus de se crever les yeux.

Ne me souciant pas d'entrer dans les cafés, qui me paraissaient moins sûrs encore que les rues, je me mis à examiner cette armée féminine, cherchant à deviner si, en l'absence de la police, qui ne semblait nullement s'en occuper, il y avait chez elle un sentiment d'ordre quelconque ; on sait qu'il en faut même dans le désordre.

Je reconnais d'abord que, de même que dans l'armée régulière qui se divise en grenadiers, fusilliers et chasseurs, elles aussi forment trois grandes divisions, dont on voyait les soldats se grouper chacun selon son arme ou son uniforme.

En première ligne étaient celles qu'on pouvait nommer grenadiers ou vétérans : c'étaient des femmes à chapeaux, toutes d'un âge assez mûr et qui devaient, comme Joconde, avoir parcouru le monde. Dans le nombre, je croyais reconnaître quelques indigènes de nos boulevards parisiens, lesquelles, ainsi que j'ai eu l'occasion de le remarquer dans plus d'une capitale, vont à l'étranger faire leur dernière campagne.

Venait ensuite le corps essentiellement national ou de véritables Espagnoles, en mentille, au teint brun, aux cheveux noirs, à la taille svelte, presque toutes belles, marchant fièrement et même avec une certaine distinction, et qu'à toute autre place on aurait pu prendre pour des grandesses émancipées.

Une troisième division devait être qualifiée de troupes

légères : elle se composait de filles de petite taille, jeunes pour la plupart, plutôt blondes que brunes, coiffées d'un mouchoir en marmotte, et en robe d'indienne, paysannes et probablement montagnardes, assez blanches de peau, mais aussi assez sales. Quoique les moins âgées, c'étaient les plus hardies et les seules qui vous invitassent nettement à les suivre. C'étaient aussi, comme les plus faibles, celles qui étaient les plus battues.

Ma revue passée, non sans recueillir quelques apostrophes ressemblant assez peu à des compliments, j'allais me diriger vers l'hôtel, lorsque j'entendis des cris, et je vis la foule se précipiter vers une rue voisine. On me dit qu'on venait d'y assassiner une femme. Je pensai aussitôt à ma bohémienne, et je courus de ce côté. J'y appris que c'était une Espagnole tombée accidentellement d'une fenêtre; d'autres disaient qu'on l'en avait précipitée.

J'avais assez de Madrid et de ses rues, et je résolus d'en partir dès le lendemain. Que m'y restait-il à faire? J'y avais vu tout ce que je pouvais voir. Quant aux plaisirs, j'ai dit en quoi ils consistaient. Je pense bien que Madrid n'est pas toujours ainsi, mais, en vérité, entre le choléra et l'insurrection, quand les coups de couteaux brochent sur le tout, il était fort permis de ne pas s'y plaire.

Je croyais trouver chez moi la gitana; elle n'y avait pas reparu. On me dit qu'un de mes compatriotes, arrivé le jour même, était descendu à l'hôtel, et qu'en lisant mon nom sur le registre, il avait demandé à me saluer.

Un instant après, il se fit annoncer et entra. Son nom m'était connu; quant à sa personne, c'était la première fois que je la voyais. Il m'apprit le sujet de son voyage. Directeur d'un de nos théâtres des boulevards,

il était venu, en Espagne, pour recruter une troupe de danseurs et de danseuses indigènes. Il avait déjà parcouru plusieurs villes où il n'avait rencontré que des cabrioleurs sans talents, ou des talents hors de prix. J'étais peu à portée de l'aider dans ses recherches, et je ne pus que déplorer avec lui la dureté des temps pour les directeurs de théâtres qui, en présence des prétentions des artistes, grands et petits, n'ont pas toutes leurs aises et font rarement fortune.

Là-dessus, il me quitta, et j'allais me coucher quand on vint me prévenir que la porteuse du paquet, accompagnée d'une autre femme, était dans l'antichambre et désirait me parler.

C'étaient ma Bohémienne et sa mère. Ainsi que je m'y étais attendu, elles venaient me demander les moyens d'entrer en France, et il était facile de voir à leurs instances qu'elles avaient quelque puissant motif de quitter l'Espagne. La jeune fille me fit encore entendre que ce n'était pas l'argent qui lui manquait, qu'elle en avait suffisamment pour voyager elle et sa mère; mais qu'elle craignait d'être arrêtée à la frontière, parce qu'en France, lui avait-on dit, on ne laissait pas passer les gens de sa race. Je lui répondis qu'on les admettait quand ils pouvaient justifier d'un état ou d'un moyen honnête de pourvoir à leurs besoins.

Alors, elle me dit que sa mère savait travailler de l'aiguille, qu'elle même était chanteuse et danseuse, et qu'elle avait, plus d'une fois, été applaudie au théâtre.

Cela venait fort à propos: je songeai aussitôt à mon directeur. Je courus à sa chambre où je le trouvai maugréant du peu de succès de ses recherches.

Je lui racontai l'histoire de ma Bohémienne, en laissant de côté le coup de couteau, dont je n'avais, d'ailleurs, pas la certitude.

Il voulut la voir à l'instant. Sa tournure et sa figure lui plurent, il lui demanda son nom : il le trouva sur un cahier de notes qu'il avait recueillies chemin faisant. Elle lui avait été désignée non comme un talent de premier ordre, ni même de second, mais comme une utilité intelligente, et qui, vu sa jeunesse, elle avait dix-huit ans, était susceptible de mieux faire.

Comme les prétentions de la demoiselle ne s'élevaient pas bien haut, le marché fût bientôt conclu. Il s'engageait à l'emmener à Paris, ainsi que sa mère, avec trois ou quatre autres sujets qu'il avait acceptés faute de mieux. Le départ, ce qui arrangeait fort mes deux voyageuses, était fixé au surlendemain.

C'est ainsi que je payai, sans bourse délier, mon talisman et que je me suis fait une alliée dans la Bohême et les coulisses : il faut avoir des amis partout.

Avant de quitter ma chambre, la mère voulut me témoigner sa reconnaissance à sa façon. Elle marmota quelques paroles, puis, tournant autour de moi, en faisant des passes de la main gauche, elle vint poser la droite sur ma tête et recommença à prier : c'était une sorte de bénédiction qu'elle me donnait. Sa prière finie, elle prit ma main et la baisa, sa fille en fit autant, et toutes deux sortirent sans mot dire.

Il y a dans cette nation quelque chose de mystérieux comme son histoire elle-même. Cette histoire serait une grande étude à faire et que personne encore, en France, n'a tenté sérieusement. Quelle est l'origine de ce peuple ? Quelle est sa religion ? On n'en sait rien. Est-il donc impossible de le savoir, et ne pourrait-on, en les interrogeant, obtenir quelque lumière ? Ils ont des usages à eux et des usages très-anciens. Ils ont donc des traditions. Ils ont aussi leur langue ; en l'analysant, on doit voir de laquelle elle dérive, ou si elle-même est

la mère d'autres langues. Ont-ils des titres écrits, des manuscrits, des livres quelconques? En ont-ils jamais eu? De toutes ces choses, on ne sait pas le premier mot.

De même que les Juifs, ces Bohémiens, Égyptiens, Gitani, Gypsies, etc., etc., car ils ont dix noms et plus, ont pénétré dans tous les pays, et partout on les reconnaît à leur teint, à leurs mœurs, à leur amour de l'indépendance et du changement. Ils descendent probablement de quelque tribu nomade. Leur couleur olivâtre rend les femmes peu séduisantes à nos yeux français; mais, ailleurs, en Russie surtout, elles ont inspiré des passions terribles, et l'on cite de hauts personnages qu'elles ont entraînés à mille fautes, puis à leur ruine. Aussi ont-elles une prédilection pour ce pays et pour les provinces danubiennes où elles pullulent. On en rencontre aussi beaucoup à Constantinople où elles font le métier de danseuses. Les hommes sont chanteurs et musiciens ambulants. Ils sont assez nombreux en Espagne, en Italie et dans certaines parties de l'Allemagne. C'est en France où l'on en voit le moins, et, de jour en jour, l'espèce y deviendra plus rare. Partout où règne l'ordre, ces gens-là sont hors de leur élément; nos lois contre le vagabondage les tiennent à distance. C'est un grand bonheur pour les mœurs et tout profit pour nos poulailleurs.

Cette race est-elle incivilisable, et ne pourrait-on pas la ployer à des habitudes régulières? Pourquoi non. Ce n'est ni l'intelligence ni la finesse qui manquent aux Bohémiens. Ils font tout ce qu'ils veulent: il s'agirait seulement de leur faire vouloir ce qui est utile et juste. Ayant en eux tant de ressources pour le mal, ils doivent en avoir une dose égale pour le bien.



CHAPITRE XIII.

Départ de Madrid. — Aranjuez. — Route d'Albacette.

Le 5, au matin, je monte dans un wagon pour aller à Aranjuez. Ce wagon, bien qu'on le nommât première, était absolument comme les troisièmes ailleurs. Il y avait des rideaux et point de glaces, ce qui est fort bien quand il n'y a ni vent, ni poussière, ni fumée, ni pluie; malheureusement, à la poussière près, nous eûmes tout le reste, et, nonobstant les rideaux que le vent soulevait, la pluie nous arriva à flot. Je me drape dans mon manteau et les femmes mettent leurs jupes sur leur tête, sans trop s'inquiéter de leurs jambes.

Du côté que nous venons de parcourir, Madrid apparaît assez bien. La vue de la ville est belle, et la campagne est moins déserte que dans l'autre partie; on y rencontre des vignes et des troupeaux de moutons.

Cette voie de fer et ses accessoires offrent peu de luxe: c'est la chose dans toute sa simplicité. Le laisser-

aller espagnol est là plus frappant qu'ailleurs. Les stations sont des baraques, et les gardiens, quant à la tenue, sont à la hauteur du logis. Les employés supérieurs se reconnaissent à une petite machine à vapeur, en demi-bosse, qu'ils portent au chapeau. Les gros chefs l'ont en or; les petits chefs en argent.

La police du chemin se fait à *la buona*. Personne ne s'informe si les wagons sont ouverts ou fermés, ni même si quelqu'un y entre ou en sort. A quoi bon avec des Espagnols? Ces gens-là sont comme des chats, et je reste émerveillé en les voyant, tandis que le train marche, s'accrocher à la portière et sauter dans la voiture.

Cela leur coûte moins encore, quand ils veulent sortir. D'un bond, les voilà sur la voie. Quelques-uns tombent, mais ils se relèvent, se secouent et il n'y paraît plus. Il est vrai que la grande vitesse n'a ici rien de bien exagéré, et, comme nous sommes à la petite, nous ne faisons guère plus de trois lieues à l'heure: ce qui explique cet exercice d'acrobate que je n'ai pourtant pas été tenté d'imiter.

Qu'on ne croie pas, dans ces sauteurs, voir des éco-liers? Non. La plupart sont des gens d'un âge très-raisonnable, et qui sautent ainsi un fusil d'une main et un paquet de l'autre.

Les garde-fous, ou ces grillages qui séparent chez nous les rails du chemin des piétons, sont considérés ici comme un luxe inutile. Rien ne les arrêtant, les chiens, grands amateurs, eux aussi, de la course aux diligences et de la chasse aux mules, ne voulant pas renoncer à leur antique récréation, quittaient leur maison ou leur troupeau pour s'élancer à la suite des trains en aboyant. J'en ai vu s'approcher si près, en montrant les dents aux locomotives, que je croyais à tout instant qu'ils allaient être broyés. Quand le convoi les

dépassait, on les voyait, essoufflés et sans voix, s'efforcer encore de le suivre, et finir, à demi-pâmés, par tomber sur la voie. Ces chiens sont aussi agrestes et entêtés que leurs maîtres.

Tandis que je regardais leur course désespérée, j'entends, derrière moi, un bruit comme eût fait la chute d'un ballot : c'était un gros homme, d'environ quarante ans, qui venait, le cigarre à la bouche, de faire son saut d'introduction. En raison de la rotondité du sujet, ce saut me semblait vraiment merveilleux. Je n'étais pas au bout de ma surprise. A peine assis, il s'aperçoit qu'il s'est trompé; c'est dans un wagon des troisièmes qu'il voulait aller : il ressaute à terre et, d'un autre bond, le voici aux troisièmes. Si cet homme là n'était pas un toréador, c'était le taureau lui-même : je n'avais pas l'idée de tels jarrets. Ces jeux doivent amener des accidents, et de très-graves, mais en Espagne on ne compte jamais les morts.

Des plantations de jujubiers qui bordent la route, couverts de leurs fruits bruns, sont d'un gracieux aspect. La campagne paraît ici moins déserte; nous apercevons, de temps en temps, des paysans qui passent ou qui travaillent aux champs : tous ont un fusil à long canon. Ceux qui ne le portent pas, l'ont à côté d'eux.

A neuf heures et demie, se montrent quelques coteaux assez verts, puis bientôt des collines arides; à gauche, des champs mal cultivés.

Nous laissons Valdemoro, petite ville de deux mille âmes. Nous passons le Jarama sur un beau pont. L'eau de cette rivière est jaune et trouble.

Sur un autre pont, peu distant du premier, nous traversons un fleuve, bien autrement célèbre : le Tage.

A dix heures, nous entrons à Aranjuez ou *Ara jovis*. C'est le Saint-Cloud de la cour d'Espagne, comme l'Es-

curial en est le Versailles. La fraîche vallée qui l'entoure, le Tage qui passe au pied du château et en arrose les jardins, en font une position délicieuse. Dans cette Espagne si souvent aride et toujours poudreuse, on apprécie de pareils sites. On sait que c'est à Aranjuez que Charles IV fut contraint, par une insurrection, d'opter entre sa couronne et son favori, ou plutôt le favori de la reine, Manuel Godoï, et ce fut pour Godoï qu'il opta. Voilà un bel et rare exemple d'amour conjugal : on a vu des maris pardonner à l'amant de leur femme, mais céder leur couronne pour sauver cet amant, c'est le sublime de l'abnégation.

De tous les hommes qui remplissaient le wagon, il ne restait, quand nous arrivâmes sous la gare, qu'un vieux curé espagnol. Des six autres, pas un n'avait eu la patience d'attendre que le train fut arrêté : tous, successivement, avaient sauté sur la voie. Or, voyez ce que c'est que l'exemple : deux fois le curé, lui aussi, avait eu la velléité d'en faire autant, et il l'aurait fait si je ne l'eusse retenu. Croiriez-vous qu'il manqua se fâcher de cette entrave mise à sa liberté ? Cependant il reconnut que j'avais agi par charité chrétienne, car il se mit à me parler français, ce qu'il n'avait pas fait jusqu'alors. Devenus bons amis, nous nous acheminâmes de compagnie pour visiter le château et les jardins.

Nous remarquâmes d'abord qu'ils étaient assez mal tenus, probablement à cause de l'absence de la cour, et aussi par suite de la pluie. Nos pieds enfonçaient dans une terre jaune et tenace, où nous craignons de laisser nos chaussures. Le palais qui se présente en face quand on sort de la gare, dont il n'est éloigné que de deux à trois cents pas, ressemble plutôt à la demeure d'un particulier aisé qu'à une maison royale. Il est bâti en briques rouges, entremêlées de pilastres en pierres

